



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Les pardessus en drap se porteront encore cette année, comme ce qu'il y a de plus résistant aux jours de pluie ou de brouillard. Mais ils doivent être très-soignés de coupe et d'ornements pour conserver quelque distinction. Ainsi, on les brode en soie, ou en fine passementerie, on les garnit en velours. Quelques-uns ont la forme d'un mantelet-châle, double et festonné tout autour. Ces ornements se font, couleur surcouleur, dans les nuances foncées; mais sur les nuances claires, il faut qu'ils tranchent. Un mantelet en drap gris est festonné en soie verte. Sur un petit manteau en drap poussière, on pose une large bande de velours groseille, ou bien encore sept velours, d'inégales largeurs, superposés; plusieurs ont un, ou trois petits collets

plats et brodés. Néanmoins ces pardessus ne peuvent se porter que le matin et en grand négligé; puis, vient le pardessus en velours uni, mais *tout ce qu'il y a de plus beau*, et doublé de satin blanc.

Le pardessus en satin, avec une large broderie faite en piqure, petit col et manches demi-larges.

Le pardessus en velours de couleur avec dentelles noires est bien porté;

En velours noir, avec de hauts effilés ou de la fourrure.

En général, les formes de cette année sont jeunes et gracieuses; sans dessiner absolument la taille, elles ne la dissimulent pas comme celles des autres années, et les manches, qui y sont indispensables, en préservant du froid, sont une occasion d'élégantes garnitures.

Beaucoup de robes se font à revers sur

le corsage et la jupe. Les revers sont posés de chaque côté de la jupe et séparés pour former tablier. Nous avons vu en ce genre une robe de satin bleu Louise, avec les revers en velours de même couleur. — Une autre en moire grise, avec revers ornés de trois rangs de dentelles noires; — Une robe en damas vert était garnie d'une haute zibeline qui venait, en diminuant, former tablier et border le corsage, ouvert jusqu'à la ceinture. On voit aussi des robes en taffetas qui, malgré l'hiver, se portent le soir, en nuances tendres. Les couturières y posent des garnitures de fantaisie, faites avec du velours et du ruban, ou en étoffe pareille disposée en losanges; plusieurs ont des volants festonnés, ou un très-petit effilé crêpé, ce qui, à plusieurs rangs, produit un effet charmant.

Sur les robes de bal on emploie beaucoup de chenille de couleur, beaucoup de ruban; nous avons dit que M^{me} de Baisieux¹ tire un parti charmant des tulles lamés d'argent. Mais ce qui domine dans les toilettes de bal, ce sont les fleurs de Constantin², pour lesquelles M^{me} de Baisieux a fait des parures de robes délicieuses.

Sur les robes d'étoffes pour grandes soirées, on emploie la *guipure-passementerie* en or. Une robe en velours épinglé rose est attachée des deux côtés de la jupe par des nœuds avec glands soie et or; la résille pour la coiffure et la berthe y sont assorties.

Sur une robe de damas bleu ciel les revers sont ornés de blondes et dessinés en or, et le corsage drapé également en blonde. Nous citons ces quelques robes au hasard de notre mémoire, après avoir parcouru les salons de M^{me} de Baisieux; car, pour dire toutes celles que nous avons trouvées charmantes, il nous faudrait tout simplement faire son inventaire. — Une remarque, cependant, nous a frappé: c'est que décidément les robes sont moins longues encore que l'hiver dernier. La robe n'y perd certes rien de son élégance, de sa grâce, de sa distinction, et l'ensemble de la toilette y gagne, en permettant de faire valoir les ravissantes chaussures de Caux³,

¹ Rue Sainte-Anne, 7. — ² Rue d'Antin, 14. — ³ Boulevard des Italiens, 11.

avec ses formes si délicates, si fines, si mignonnes et si cambrées.

— On portera beaucoup de capotes en velours. Cette étoffe étant déjà un peu lourde, c'est un moyen de la mieux supporter. Les capotes du matin n'ont pas d'autre ornement qu'une haute voilette cousue au bord.

Les petits chapeaux de soirée en crêpe blanc, ou rose, n'ont qu'un large velours tourné autour de la forme et retombant uni; mais sous la passe, très-évasée, on pose une petite plume de chaque côté; d'autres sont garnis sous la passe d'un nuage de petites blondes qui forment touffes.

On voit beaucoup de capotes en satin vert, gros bleu, nacarat et violet. On y mêle du velours épinglé.

Sur les chapeaux de satin on pose des fleurs.

Quelques capotes de spectacle sont en tulle blanc, avec un bouquet de plumes ou petits marabouts tombant de chaque côté.

M^{me} Alexandrine¹, dont les modes ont toujours un cachet d'originalité, de bon goût, de grâce et d'exquise distinction, a fait aussi ces jours derniers de ravissants chapeaux de satin ornés de blondes, couleur sur couleur. Pour le soir des chapeaux en tulle bouillonné avec des nœuds de rubans frangés en marabouts.

On fait de jolis petits bonnets qui se portent sous le chapeau en blonde et ruban de satin très-étroit.

L'orange est à la mode; on le mêle à du velours violet, ou bien encore blanc et cerise.

— Les femmes sont fort affairées en ce moment. On parle de bals et de fêtes; les Italiens ont ouvert leurs portes; Carlotta Grisi a rappelé à Paris les élégances de l'Opéra; aussi faut-il s'occuper de toilettes pour une saison qu'on espère être brillante.

Mais ce n'est pas le tout de songer aux belles robes, il faut ce qui leur donne de la grâce, ce qui les rend si séduisantes à la taille, ce qui contribue essentiellement à la tournure, au maintien, enfin il faut penser au corset.

Aussi, comme les visites se multiplient chez M^{me} Clémançon² depuis le retour de

¹ Rue Neuve d'Antin, 14. — ² Rue du Port-Mahon, 8.

la campagne! Mais, il faut le dire, ces corsets sont si *bien entendus*! ils s'harmonisent si parfaitement avec les modes nouvelles! Elle a les *corps*, les *demi-corps* pour les redingotes à basques, les robes décolletées, des corsets du matin, des *paresseuses*, toutes les inventions qui concilient l'hygiène et la coquetterie.

Le talent de M^{me} Clémançon pour habiller les jeunes personnes est chose bien connue, et la recommander aux mères de famille est un service à leur rendre; le corset ayant une grande influence sur la santé.

Elle a, cette année, de nouveaux perfectionnements encore qui ne pourront qu'ajouter aux résultats précieux qu'elle a, depuis longtemps, obtenus.

ENSEMBLES DE TOILETTES. — Robe en velours, épinglé vert, sans ornement à la jupe. Corsage montant, couvert d'une passementerie en chenille de Sorré-Delisle¹. Manches justes, s'arrêtant au-dessus d'un bouilloné soutenu par deux rangs de dentelles, comme le col en point à l'aiguille.

Chapeau en satin rose, avec une barbe en blonde rose et bruyère sous la passe.

Cachemires longs.

Une robe en satin violet, jupe à revers avec dentelles noires. Le corsage montant, ouvert devant, avec revers en dentelles noires. Manches demi-larges avec dentelles. Fichu à entre-deux en application. Chapeau de velours blanc, bordé en plume. Pardessus en satin pareil à la robe, forme demi-ajustée terminée par une haute dentelle.

Une robe en taffetas broché; redingote fermée par des nœuds en pareil. Manches Amadis avec petits nœuds sur la couture intérieure. Corsage plat et montant. Pardessus en satin gros-bleu avec reliefs de velours. Chapeau de satin blanc à têtes de plumes de chaque côté.

Robe en taffetas citron, avec neuf volants festonnés. Corsage décolleté à berthe. Coiffure d'Alexandrine en velours de deux nuances. — Echarpe en dentelle.

¹ Place de la Bourse, 31.

LE PRINTEMPS ÉTERNEL.

Où donc est le printemps éternel? s'écrie-t-on quand le froid et la brume arrivent, quand les yeux ne s'arrêtent plus que sur des buissons jaunis par l'automne, sur des arbres dépouillés par la bise. Où ressaisir cette verdure charmante dont la vue seule réjouit l'âme? où donc les fleurs qui nous marquaient l'annonce des saisons sur leur cadran parfumé?

Ce printemps, cherchez-le où vous le trouvez chaque hiver, où non-seulement sont les plantes de notre pays, mais encore celles qu'on admire dans les vallées et sur les montagnes des quatre parties du monde. Naturaliste et dessinateur, voyageur infatigable, Constantin a rapporté des produits de tous les lieux où la végétation a de l'intérêt. Depuis le brin d'herbe jusqu'à la fleur la plus rare, il a tout imité avec cette perfection de travail qui n'appartient qu'à lui. Aussi quel ravissant parterre offre l'aspect de ses salons! A côté d'un peu de mousse, presque vivante par sa fraîcheur, sa nuance, sa finesse, sont les magnifiques fleurs des tropiques; — ces fleurs d'eau si belles et si épanouies qu'on ne rencontre qu'aux fleuves lointains... au près d'une guirlande de nos bruyères et de muguet de nos bois; — des bouquets de roses splendides, copiées parmi les espèces les plus précieuses; — des garnitures de robes en campanules variées; — des grappes de fruit; — des touffes admirables qui doivent se mêler à la dentelle; — des branches de chêne, belles comme le gui sacré, et le houx, plus modeste, avec ses boules écarlates. Toutes ces choses sont d'une vérité parfaite et d'une grande beauté de travail. C'est avec un goût exquis que Constantin y sème des diamants et des pierres précieuses, pour accompagnement de grande parure, sans préjudice des fleurs sur lesquelles il pose d'imperceptibles oiseaux qu'on découvre, pourtant, par l'éclat de leur mignon plumage et les étincelles de leurs yeux.

Ces fleurs, ces bouquets, ces touffes, ces guirlandes sont montés avec une distinction de talent inimitable. Ils ont la souplesse de la nature et son coloris.

Aussi les fleurs seront-elles, cet hiver,

en grande vogue aux théâtres et dans les bals, à en juger par l'animation des ateliers de Constantin. A l'étranger, comme en France, elles sont désirées, demandées, recherchées; et il a répondu à cet empressement par des innovations qu'il serait trop long de citer. Nous les résumons dans ces mots d'une application parfaite: Constantin a trouvé le secret du printemps éternel.

AMEUBLEMENTS.

Chacun et tous sont occupés de s'hiverner à Paris. Les hôtels se préparent pour l'hiver prochain. Au retour de leurs maîtres, on espère que la froide saison sera réchauffée par le plaisir et les fêtes, et tout se dispose en conséquence. Là on rafraîchit les mobiliers; ici on les renouvelle; ailleurs on les embellit; partout il y a du mouvement. Ce que nous pouvons constater, c'est qu'on apporte à ces travaux de grands soins, beaucoup de recherche et d'élégance.

On ne saurait trop préciser le *style* adopté par nos plus habiles décorateurs, par la raison qu'ils n'en dédaignent aucun. Ainsi, dans certain hôtel grandiose de la rue de Varennes, on a eu recours à plusieurs genres. La chambre à coucher de madame est *renaissance actuelle*, le salon *Louis XIII*, le boudoir *Louis XV*, et le cabinet du comte *empire*, avec ses sphinx de bronze et ses dorures mythologiques. Nous citerons des appartements dont les panneaux sont couverts en étoffe tendue, avec encadrement de bois sculpté; d'autres, dont les papiers avec le goût et le fini qui les ont distingués à l'exposition de l'industrie, sont entourés de guirlandes de fleurs, ou semés de médaillons à sujets. — On commence à renoncer à ce que les rideaux n'aient pour accessoire qu'une petite galerie ou une frange; on revient aux draperies, aux larges plis qui retombent avec grâce; seulement ces draperies, par leur coupe, participent des diverses *époques* que nous avons citées; l'uni reste exclusivement pour les tapisseries, dont la beauté intrinsèque n'a pas besoin d'ornements.

Nous avons remarqué un salon de réception dont l'effet est assez original: Canapés,

fauteuils, chauffeuses, tête-à-tête, chaises et pliants, différenciés les uns des autres pour l'étoffe, le bois et la forme; cela ressemble à un musée, qui vient en aide à la maîtresse de la maison quand, au début de la soirée, on n'a pas encore grand chose à dire. — Une chambre à coucher tendue en brocatelle marron; la cheminée, à pilastre, décorée entièrement, comme le reste, avec petits rideaux relevés par des glands en or; le lit, à dossier très-élevé à la tête et très-bas au pied, est garni en étoffe; le bois doré et sculpté, avec quatre colonnettes qui soutiennent le *ciel*; ce *ciel* couvre le lit, qui a six pieds de large sur sept de longueur; il est capitonné à l'intérieur; le tour, en bois, artistement sculpté et doré, surmonté des armoiries de la maison. La toilette d'apparat est dans le même goût. Une immense armoire de Boule a ses deux battants en glace disposés de manière à juger de *l'effet* complet quand on s'habille. — Au château de Saint-O..., la salle de bains vient d'être renouvelée. Elle est tendue en satin blanc, relevée de distance en distance sur des miroirs de Venise; la bordure est une frange à grelots. — Un cabinet de travail a un papier blanc satiné, avec arabesques en or; les croisées avec stores de taffetas blanc et or; le meuble en velours gros-vert, sur bois, à incrustations de cuivre. — Les chambres d'enfants se font en perse doublée de rose; l'ébénisterie en bois moucheté, les lits en fer, sont garnis entièrement de perse comme les rideaux.

Maintenant, s'il fallait énumérer tout ce qui se joint de délicieuses fantaisies à la somptuosité de ces appartements, ce serait un catalogue infinissable; ce sont toujours des bronzes magnifiques, des tableaux de prix, des cristaux de Bohême et des porcelaines rares; des tapis de grande beauté, des glaces à encadrements divers, des descentes de lit en riche fourrure, tout ce qui fait espérer enfin que l'art et l'industrie, loin d'avoir perdu leur prééminence, vont la reprendre avec la supériorité qui a toujours appartenu à Paris.



Bureau

2475.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M.^{me} Dufé. Robe de M.^{me} de Buzieux. Cashemire de la M.^{me} Gagein. Fourrure de
 Lortoux, r. L'honore, 323. passementerie de Lortoux. Gants Mayer. Montre de l'horlogerie de Versailles.
 L. des Italiens, 17. Costumes perfectionnés pour enfants, des M.^{me} de la Belle Jardinière, quai aux Fleurs.*

Mess. S. & J. Hillier, 34, Rathbone Pl. Lond.



CARNAVALE.

Le bulletin nécrologique nous a déjà raconté comment Paris avait perdu dernièrement un de ces rares originaux qui tranchent sur la banalité de la foule et qui offrent aux passants l'attrait d'une physionomie pittoresque et d'un costume extravagant. Nous voulons parler d'il signor Carnavale, dont le nom semblait avoir été une sorte de prédestination chez un homme qui a passé trente ans de sa vie dans une continuelle mascarade. Qu'il nous soit permis d'ajouter, sur un point de sa vie, quelques détails à ceux qu'a publiés notre collaborateur. Rien n'est plus vrai : la cause de la folie du défunt avait été l'amour. Certes, c'était là le comble de la bizarrerie. — Fou d'amour ! — Cela ne s'était pas vu à Paris de temps immémorial. A ce titre seul, le défunt mérite les honneurs de l'oraison funèbre.

Mais comment savoir les aventures romanesques de ce héros dont la folie avait trente ans de date ; qui vivait obscur et solitaire, dans un isolement profond, ne parlant à personne, si ce n'est à ses élèves, et se renfermant avec eux dans le cercle étroit de ses leçons ?

Heureusement, un écrivain ingénieux et spirituel, enlevé prématurément aux lettres, à l'amitié et à la diplomatie, M. de Stendhal, qui avait longtemps vécu en Italie, et qui était un grand amateur d'anecdotes et d'excentricités, connaissait parfaitement l'histoire de Carnavale ; il la racontait parfois à ses amis, et l'un d'eux nous l'a donnée avec des détails que garantit la fidélité de ses souvenirs.

— Cet habit jaune, ce chapeau à fleurs, cette pluie de rubans, disait M. de Stendhal à son ami, — tous ces oripeaux du mardi-gras, déguisent le descendant d'une illustre famille italienne. L'homme qui divertit ainsi les passants par son burlesque costume, se nomme le comte Gaetan Carnavale. Jeune, beau, noble et riche, le comte Gaetan pouvait se faire une vie heureuse et brillante. Il fit comme tous les jeunes gens de son âge et de sa condition. Les jeunes gentilshommes italiens se consacrent exclusivement à deux choses : l'amour et la con-

spiration. — Le comte Gaetan aimait et conspirait.

En Italie, c'est au sein de l'aristocratie que brûle le foyer des idées révolutionnaires. Lorsque arrive le jour du combat, les nobles sont les premiers à se jeter dans la mêlée ; c'est toujours aussi sur eux que retombe le poids de la défaite, qu'ils payent de leur tête, de leur fortune ou de leur liberté.

Le comte Gaetan s'enrôla sous le drapeau du libéralisme, et il s'engagea sous la foi du serment à soutenir cette cause avec son épée et avec sa bourse. Mais la politique n'occupait que le second rang dans ses pensées, son cœur était tout entier à l'ardente passion que lui avait inspirée Léonora G..., d'une famille princière de Venise.

Pendant que les complots, auxquels il prenait peu de part, se tramaient dans l'ombre, le jeune comte avait à subir de rudes épreuves dans son amour. Le prince G... refusa de lui accorder la main de sa fille, et cédant à la volonté paternelle, Léonora épousa un gentilhomme vénitien, le marquis Dombelli.

Ce fut un coup terrible sous lequel vacilla la raison du comte. Une forte diversion l'empêcha d'y succomber tout à fait. Ses amis, ses complices l'entraînèrent dans une entreprise téméraire, longtemps méditée, et qui se termina misérablement. Les conspirateurs furent mis en déroute ; quelques-uns périrent dans un combat désespéré. Le comte voulait se faire tuer ; il n'eut pas ce bonheur, et fut obligé de se réfugier à Paris. Ce fut en ce temps-là que M. de Stendhal, qui l'avait connu à Milan, le rencontra et se lia avec lui. La politique n'occupait plus le comte Carnavale, mais l'autre passion était toujours là. Vainement de nouveaux amis cherchaient-ils à le distraire : il s'obstinait à s'enfoncer dans une mélancolie sombre et dévorante.

L'infortuné jeune homme dépérissait de jour en jour, et déraisonnait de temps en temps.

Il ne supportait aucune question sur la cause de son chagrin ; mais M. de Stendhal savait son secret, et voulant donner un espoir à ce malheureux pour lequel il se sentait pris de compassion, il lui dit un jour :

— Elle peut devenir veuve !

— C'est vrai ! je n'y songeais pas, et je vous remercie de cette bonne pensée, répondit le comte en lui serrant la main avec effusion.

Cette faible branche soutint la raison qui chancelait et la vie qui s'en allait. Le comte reprit un peu de courage et montra quelque suite dans ses idées, jusqu'au jour où une gazette italienne, qui lui était assidûment envoyée, lui apporta ces lignes imprimées parmi les nouvelles, sous la rubrique de Venise :

« Après une courte maladie, la marquise Dombelli est décédée mercredi dernier dans son palais de la Piazzetta. »

Absorbé dans une méditation profonde, le comte resta pendant plus de deux heures dans la même attitude, le regard fixé sur ces lignes fatales. Aucun signe, aucun cri, aucune parole ne trahit son émotion. Il se renferma chez lui, et après avoir écrit quelques lettres, il était en train de charger un pistolet, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Etre dérangé dans un pareil moment, c'est fait pour moi ! dit-il en cachant son arme d'une main et en tirant de l'autre le verrou de la porte.

Une femme parut sur le seuil.

— L'ombre de Léonora ! s'écria le comte. Tu viens me chercher ; je vais te suivre !

— C'est bien moi et non pas mon ombre, répondit la jeune femme en souriant. Voyez mes habits de deuil. En recouvrant ma liberté, je me suis rappelé votre amour, et je viens vous offrir cette main que je puis donner maintenant à celui que j'aime.

La gazette s'était trompée, et avait écrit la marquise quand il fallait mettre le marquis.

M. de Stendhal avait eu raison.

Elle pouvait devenir veuve ; elle l'était. La faible branche jetée sur le torrent du désespoir se transformait en un arbre majestueux chargé de fleurs et de fruits.

Le comte resta un moment immobile, l'œil hagard, le visage contracté par une effrayante émotion ; puis il poussa un éclat de rire strident et tomba à la renverse, privé de sentiment.

Lorsqu'il revint à la vie, sa raison avait disparu, — il était fou.

Après avoir lutté longtemps contre la douleur de l'amour malheureux, il suc-

combait foudroyé par l'immense joie de ce bonheur inespéré qui le saisissait tout d'un coup, au moment où il venait de glisser dans le canon d'un pistolet la balle qui devait lui donner la mort.

La jeune veuve espéra que ses soins le ramèneraient à la raison ; mais son dévouement fut inutile. L'état du comte empirait de jour en jour ; il se livrait à mille extravagances. Bientôt ses excentricités prirent un tel caractère, que l'autorité dut intervenir. Le comte fut enfermé à Charenton. La marquise Léonora, ayant perdu tout espoir, retourna en Italie, où elle contracta de nouveaux liens.

Après plusieurs années de séjour à Charenton, le comte étant tombé dans le calme plat et bénin d'une folie douce, inoffensive et peu accentuée, on lui rendit sa liberté. Comme il ne possédait plus rien au monde et que sa famille s'était éteinte sans lui laisser d'héritage, il se fit, pour vivre, professeur de langue italienne.

Avec ses élèves et dans l'exercice de sa profession, il était parfaitement raisonnable. Hors de là, il n'avait conservé de sa folie passée que la manie d'un accoutrement bizarre. L'apparition de Léonora s'était entièrement effacée de son souvenir. Il parlait quelquefois d'une femme qu'il avait beaucoup aimée dans sa jeunesse, et il conservait chez lui, encadré dans un cadre d'ébène et suspendu au mur de son alcôve, entre un crucifix et une branche de buis bénit, le feuillet de la gazette vénitienne qui annonçait la mort de la marquise Dombelli.

Telle est, d'après M. de Stendhal, l'histoire de cet homme bizarre, le comte Gaetan Carnavale, qui amusait les flâneurs et les gamins par son habit jaune, ses boutons de nacre, son feutre couronné de fleurs, ses épaules pavoisées de rubans, et qui, dans une époque où l'on joue avec toutes les passions, offrait à ses contemporains frivoles et à notre société si tiède et si légère, l'exemple unique, étonnant, prodigieux, d'un homme devenu fou par amour.

EUGÈNE GUINOT.

LES ORGUES DE BARBARIE.

Un de nos spirituels feuilletonistes vient de faire une singulière remarque : c'est qu'on n'entend plus d'orgues dans nos rues. Tous les orgues ont disparu de Paris.

Nous avons mis quatre jours à vérifier le fait. Il est de la plus complète exactitude. Nous avons parcouru le quartier Montmartre, arpenté le faubourg Saint-Germain, sillonné tout le Marais, exploré la Chaussée-d'Antin, fouillé le Gros-Caillo et la rue Mouffetard : nulle part nous n'avons rencontré ces instruments à manivelle, ces orchestres ambulants,

Harmonie à cylindre, et qu'on porte à dos d'homme,

Ces orgues dits de *Barbarie* enfin, — sobriquet souverainement injuste, parce qu'ils sont, au contraire, le produit de l'extrême civilisation.

Le fait est qu'ils se sont tous évanouis comme des fantômes.

Quelle est la cause de cette disparition subite ?

Un piqueur d'orgues vient de nous donner le mot de l'énigme.

On se rappelle ces beaux instruments venus de Modène dans ces derniers temps, et qui appelèrent l'attention de tous les passants, même des plus blasés. On sait que ces orgues-monstres, traînés par un cheval, doués d'une harmonie sonore et ronflante, compliqués d'un jeu de petits danseurs mécaniques, excitèrent la jalousie de tous nos *organistes* ambulants. En compulsant les feuilles judiciaires de l'an passé, vous trouverez la trace des manifestations hostiles et des rixes enfantées par cette formidable concurrence.

Cette guerre intestine s'apaisa ; mais le coup était porté. Le public parisien, gâté par le progrès, éprouva une mortelle indifférence pour les orgues de la vieille école.

Alors les piqueurs d'orgues, piqués au jeu, ont redemandé tous les instruments qui travaillent sur la voie publique, pour réorganiser leur mécanisme et en reconstruire l'harmonie sur de nouvelles bases. Tous nos orgues de *Barbarie* sont en ce moment sur le chantier ; et, en attendant

leur résurrection, nos virtuoses en plein vent font grève.

Cette résurrection est promise pour le 15 de ce moi. A partir du 15 octobre, des chefs-d'œuvre de mécanique parcourront les rues de Paris et feront pâlir les orgues de Modène.

Ce n'est pas tout. Pour achever de confondre les facteurs d'instruments italiens, il est question d'un grand congrès d'orgues à Augsbourg, au centre de l'Europe.

UN PUNCH MONSTRE.

La ville de Lille a magnifiquement fêté nos gardes nationaux qui sont allés à l'inauguration de la statue du général Négrier.

La rue Equermoise avait placé à ses fenêtres drapeaux et ses plus jolies Flamandes, qui saluaient par des *vivats* prolongés les nouveaux arrivants.

Un dîner monstre avait été préparé. Je ne parlerai pas du menu ; Lille jouit d'une vieille réputation gastronomique qui la met à l'abri de tout injurieux soupçon.

Quant aux tostes et aux discours, je vous en fais grâce.

— Pas de discours et deux services, disait M. de Cussy, voilà le dîner d'un galant homme.

Les artilleurs lillois avaient organisé un punch colossal. Le bol était un bassin dans lequel on avait jeté quelques tonnes d'eau-de-vie et de rhum, un millier de citrons, une manne de muscades et une centaine de pains de sucre.

Gargantua se fût déclaré satisfait. Les buveurs ne furent pas plus exigeants que Gargantua, et ils firent merveille.

On reconnut même unanimement que le punch avait une saveur toute particulière ; des gourmets expérimentés, qui avaient assisté à sa confection, ne pouvaient comprendre à quel ingrédient inconnu il fallait attribuer l'arrière-goût délicat de ce breuvage patriotique.

Au bout de deux heures, quand le bol, je veux dire le bassin, fut à sec, tout s'expliqua.

Dans leur précipitation à vider le bassin, les ouvriers avaient oublié quelques carpes

et un assez grand nombre de poissons rouges.

Il paraît que le mélange de l'eau-de-vie, de la muscade, du citron et du poisson rouge, constitue une boisson très-rafraîchissante.

Brillat-Savarin est mort trop tôt.

Le soir, les visiteurs furent invités à un thé non moins gigantesque.

Bref, toute la journée se passa très-bien; on ne fit qu'embotter le pas, boire, manger et fumer, comme cela se pratique à ces sortes de cérémonies funèbres.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Lucia di Lammermoor*.

La presse tout entière a rendu pleine justice à la persévérance, au zèle, au sentiment artistique de M. Ronconi. L'intelligent directeur du Théâtre-Italien a ouvert la saison par une œuvre de Bellini qui n'avait pas été représentée depuis longtemps; une cantatrice de premier ordre, M^{lle} d'Angri, qui n'avait jamais chanté à Paris, y faisait son premier début. La représentation d'*i Capuletti* a donc été solennelle; mais samedi dernier, la *Lucia*, ce chef-d'œuvre qu'on ne se lasse jamais d'entendre, avait attiré plus de monde encore.

Jamais la *Lucia* n'avait été interprétée avec plus d'ensemble et de perfection. Tous les artistes ont concouru à cette exécution aussi correcte que brillante. Moriani, Ronconi et M^{me} Persiani ont été vraiment admirables.

M^{me} Persiani est toujours la cantatrice incomparable que le public dilettante est ravi d'entendre. Ces notes brillantes, ces fleurs mélodiques que sa voix vibrante jette avec audace et vigueur comme une pluie de perles, tout cela vous éblouit; et

la pureté avec laquelle elle a dit sa cavatine du premier acte : *Ancor non giunse*, tient du merveilleux. Mais ce qui fait le triomphe de M^{me} Persiani, c'est qu'avec ce gosier brillant, elle a de la mélancolie et de l'expression dramatique. Dans la scène de folie, au troisième acte, elle a remué tous les cœurs, elle a fait pleurer.

Moriani est un ténor éminent. La force, le sentiment, le goût, la beauté et l'expression de la voix, rien ne lui manque : c'est un Edgardo complet.

Ronconi a rendu le rôle d'Asthor avec sa supériorité accoutumée. Sa voix, dont les belles notes graves ont la solidité et la grâce, est puissante, sympathique. Il n'est pas de plus savante méthode que la sienne, et son jeu est plein de vérité. Il a électrisé l'assemblée dans le beau duo avec Edgardo.

Morelli a aussi eu sa juste part des applaudissements.

A ce Numéro est jointe la planche 2475.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grande naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste. A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.